

Un Quotidien de Solitude

Léa ouvra doucement ses yeux. Le plafond beige pâle n'avait pas bougé depuis la nuit dernière. Elle aimait s'inventer le plafond explosant. Des danseurs y prendraient place comme au temps des *guinguettes*. Des costumes traditionnels, des danses traditionnelles, une musique traditionnelle, un temps traditionnel, même les gens de traditions se rassembleront. Mais le plafond n'explosait pas. Elle remarqua que les lumières étaient encore éteintes. Un petit rayon de lumière de l'interstice des volets fermés s'amplifiait lentement. Elle savait pourtant allumer l'ampoule du plafond- l'interrupteur à sa droite. Elle ne l'ouvra pourtant pas- elle aimait l'obscurité. Sans doute et sans explication, elle appréciait le confort de coins sombres de sa chambre. Elle pouvait s'y remémorer le passé. La pénombre de son présent reflétait l'ensoleillement des jours oubliés. Le bon vieux temps ne reviendra pas. Heureusement, les lumières restaient éteintes. Elle les détestait. L'obscurité était plus aisée et plus confortable. Léa remarqua le rayon de lumière avait pris plus d'ampleur. Elle devait se lever. Elle put sentir ses bras, sa colonne, ses jambes, son cou s'articuler en douceur. Ses os craquaient un peu plus à chaque mouvement. Son corps glissa sur l'adossement du lit. Elle se retourna et s'assit sur le bord du lit. Ses pâles pieds ridés s'aplatirent sur la moquette. La sensation était à chaque fois nouvelle. Elle se leva. Elle avança et affronta le rayon de lumière à la fenêtre. S'étirant, elle attrapa le loquet et ouvra les volets. La chambre s'éclaircit en moins de temps qu'il ne fallut pour le dire- l'aveuglant quelque peu. L'obscurité de l'instant s'éclaira avec les couleurs de l'autre côté de la vitre transparente. Le ciel bleu, le soleil brillant, les arbres et buissons verts, les oiseaux volants. La rue silencieuse, l'église silencieuse, la route silencieuse, le cimetière silencieux. En effet, elle vivait en face du cimetière.

Léa ne bougeait pas de la dernière marche des escaliers. Ses yeux ne quittaient pas la photo accrochée au mur en face. Sa famille. Ses parents, ses frères, et sa petite sœur souriaient. Ils lui manquaient tellement. Leurs sourires et leurs colères, leur gentillesse et leur égoïsme, leur amour et leur égos. Elle avait donné sa vie pour certains. Et comment l'avaient-ils remerciée ? Ils décédèrent. Seule sa sœur vivait encore mais loin. Le seul héritage consistait en cette seule maison. Elle descendit la dernière marche et entra dans la cuisine à droite. Elle prit un verre de pinard posé sur le buffet. Le buvant d'un trait, elle le reposa sur la table. Elle tomba sur un bol où le nom *Léa* y était inscrit. Ce nom résonnait dans son esprit. Qui peut être cette personne ? Personne de sa famille. Aucun de ses amis- enterrés depuis le temps. Elle creusa dans sa mémoire, creusant, ramonant, creusant, ramonant. La seule terre qu'elle creusait sentait comme celle du cimetière. Elle avait sûrement dû acheter ce bol sans réfléchir. Elle ferma le placard et vit une bout de papier froissé sur le buffet. Elle le défroissa et put y lire le destinataire, une certaine *Léa Le Bihan*. Elle se remémora cette facture. Elle l'avait payée. Elle s'assit sur la chaise de la cuisine.

Léa resta sur la chaise pendant des heures. Tout restait silencieux. Enfin, c'est ce qu'elle imaginait. Elle aimait apercevoir son frère marcher dans la maison, manger à cette table, monter et descendre les escaliers, parler un petit peu à propos de la récolte de 1975, la balayer des yeux, la regarder, la fixer. Ses pupilles pénétraient tellement dans l'esprit de Léa. Ils s'accrochaient à son âme exténuée, à sa pâle peau ridée et fatiguée, à ses cheveux gris tombant, à sa- un vrombissement puis une trombe d'eau s'abattit sur la toit. Jean se tenait là. Discutant, riant, comme au bon vieux temps.

Elle écoutait avec émerveillement les merveilles de ce qui s'était passé hier, de ce qui s'était passé il y a quarante ans. Il évoquait des personnes qu'elle avait dû voir une fois. Son corps n'avait pas changé comme hier, le même qu'elle avait enterré il y a vingt ans. Il se leva soudainement. Léa s'empressa de crier.

« Non, ne me laisse pas toute seule ! »

« Nous ne pouvons pas rester là, ceci n'est pas notre monde, » il lui répliqua avec calme.

« Non ! Je suis fatiguée d'être avec ma solitude, je suis fatiguée de te voir, de vous voir revenir encore

et encore, je suis fatiguée de vous attendre. Pourquoi m'avez-vous quittée ? J'ai pris soin de toi et des autres pendant des années ! Je vous ai préparés à manger, nettoyés vos chambres et tous meubles de cette maison, j'ai donné ma vie pour que vous en ayez une ! Et maintenant vous me laissez seule parmi les morts ! »

Ces mots de vérité sortait enfin. Jean s'approcha de Léa, s'agenouilla comme il faisait quand elle s'était blessée il y a plusieurs générations de là.

« Léa, nous ne t'avons jamais abandonnée. Chaque respiration, chaque brise, chaque oiseau, chaque oiseau, chaque bourgeon, nous sommes là. Nous te suivons, nous restons à tes côtés, nous visitons ton cœur, nous te regardons dormir, nous serons là tant que tu vivras dans cette maison. Nous sommes dans la pénombre, nous sommes dans la poussière, nous sommes dans les volets fermés, nous sommes dans ton plafond. » À ces mots, Jean disparut laissant Léa seule vivante de la cuisine. Il était 20 heures. La poussière enveloppait la cuisine.

J. MEROUE